

INTRODUCTION

« On mange beaucoup dans les romans de Flaubert¹ »

Jean-Pierre Richard, *Littérature et sensation*

« Quand je lis, je prononce mentalement un JE, et pourtant ce JE que je prononce n'est pas moi-même² »

Georges Poulet, *La Conscience critique*

Ces deux phrases sont à l'origine de cet ouvrage. Leur lecture a eu un effet de frappe. En elles, je trouvais pour la première fois mise en mots une expérience de lecture et d'interprétation des textes déjà éprouvée, mais qui relevait d'un plaisir intime à « jouer » avec les textes. Que l'on puisse, à partir d'un élément aussi commun que l'acte de manger, organiser une interprétation de l'ensemble de l'œuvre de Flaubert et en montrer la pertinence, m'apparaissait comme la preuve qu'une façon intuitive, sensible et imaginative d'interpréter les textes était légitime et que d'autres l'avaient hissée au rang de « méthode ». Qui étaient donc ces auteurs ? D'où sortaient ces textes ? Qu'est-ce qui avait rendu possible une telle approche ? Ce fut ma première rencontre avec les auteurs de l'« école de Genève ». Aujourd'hui, si je devais très succinctement présenter leur approche, je dirais qu'après un premier moment d'immersion dans le texte littéraire, le critique identifie des thèmes et des motifs récurrents, qui peuvent être de nature imaginaire, intellectuelle ou sensorielle, et qu'il offre, à partir de ces derniers, une interprétation de l'œuvre, qui est – aussi et surtout – un récit sur l'être-au-monde de l'écrivain étudié. Ou, pour le dire plus brièvement encore, la « critique thématique » que pratiquent ces auteurs donne

1. Jean-Pierre Richard, *Littérature et sensation*, Paris, Seuil, 1954, p. 137.

2. Georges Poulet, *La Conscience critique*, Paris, José Corti, 1971, p. 281.

à voir « la coloration affective de toute expérience humaine³ » telle qu'elle transparait, parfois, en littérature.

Ce type de critique, ainsi présenté, a de quoi dérouter, d'autant plus que les auteurs qui la pratiquent ont peu théorisé leur méthode. Les lecteurs curieux de comprendre ou d'appliquer eux-mêmes cette démarche interprétative doivent chercher dans les commentaires critiques l'explicitation de la méthode qui s'y trouve exposée de façon pratique et donc implicite. Les résultats, en raison de ces ellipses épistémologiques, sont surprenants et parfois éblouissants. La critique littéraire se fait non seulement interprétation mais aussi création, les œuvres des écrivains ainsi lus apparaissent sous un nouveau jour, riches en associations inédites. Lire, interpréter et écrire deviennent alors des activités sensibles, presque ludiques, et dans leurs études on perçoit encore ce plaisir de créer avec les textes.

Pour désigner commodément ce groupe de critiques on parle d'« école de Genève », on se réfère à une « lecture thématique », on affirme que certains pratiquent une « critique de la conscience » ou une « critique participative ». Mais ces étiquettes loin de circonscrire un corpus de façon claire, opèrent des recouvrements et provoquent parfois des confusions. En effet, si on tente d'élaborer la cartographie de cette « école », les évidences s'estompent et ces étiquettes ne s'avèrent pas seulement imprécises, mais elles gommant aussi les différences qui séparent ces auteurs. C'est peut-être dans le caractère hétérogène de ce groupe de critiques que l'on peut trouver une des raisons de l'inexistence, jusqu'à présent, d'un ouvrage en langue française qui leur soit entièrement consacré⁴.

3. Serge Doubrovsky, *Pourquoi la nouvelle critique?*, Paris, Mercure de France, 1966, p. 103.

4. Deux entreprises se sont intéressées, avant nous, à l'école de Genève en tant que groupe, les deux aux États-Unis dans les années 1960 (cf. Hillis J. Miller, « The Geneva School : The Criticism of Marcel Raymond, Albert Béguin, Georges Poulet, Jean Rousset, Jean-Pierre Richard, and Jean Starobinski », *Critical Quarterly*, n° 8, 1966, p. 305-321 ; et Sarah Lawall, *Critics of Consciousness : The Existential Structures of Literature*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1968). La contemporanéité de ces textes avec le phénomène de l'école de Genève marque le point de vue adopté. Ces deux ouvrages abordent l'école de Genève dans une perspective théorique et philosophique et non pas historique ou sociologique. Dans le monde francophone quelques chapitres d'ouvrages ou des manuels sur la critique ont tenté d'aborder ces auteurs en tant que groupe (voir notamment : Olivier Pot, « Jalons pour une critique en mouvement (autour de l'école de Genève) », in *Œuvres et critiques :*

Longtemps en effet, l'histoire de l'école de Genève est demeurée une histoire sans récit propre, racontée par bribes et souvent par ricochet, dans les à-côtés d'autres histoires critiques. Dans les différents travaux historiques et littéraires qui portent sur leur période d'activité principale, à savoir entre 1950 et 1970⁵, les auteurs de l'école de Genève sont cités, confirmant ainsi leur présence et apport considérable à la vie des idées de l'époque, mais aucun récit ne raconte cette période charnière depuis *leur point de vue*. On pourrait donc affirmer que, jusqu'aujourd'hui, ses auteurs tiennent dans l'histoire intellectuelle française une place de premier ordre et en même temps la place de parfaits et importants personnages secondaires. De combler cette lacune, en changeant la focalisation, sera un des objectifs de cet ouvrage.

Au caractère hétéroclite du groupe et à la difficulté d'en proposer une classification stable et unanime, vient s'ajouter la façon dont ses membres ont occupé l'espace littéraire et qui a aussi joué, selon nous, dans l'absence d'un récit historique qui leur entièrement consacré. Leur *ethos* critique se caractérise par la modération : l'accueil prime chez eux sur l'attaque. Ainsi, dans les années 1960, dans un moment où la

La critique littéraire suisse. Autour de l'École de Genève, n° 2, t. 22, Tübingen, Günter Narr Verlag, 2002 ; Jean-Yves Tadié, *La Critique littéraire au XX^e siècle*, Paris, Belfond, 1987 ; Michel Jarrety, *La Critique littéraire française du XX^e siècle*, Paris, PUF, 1998 ; Daniel Bergez (éd.), *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Paris, Bordas, 1990 ; John E. Jackson, « L'École de Genève », in Roger Francillon (éd.), *Histoire de la littérature en Suisse romande. De la seconde guerre aux années 1970*, t. 3, Lausanne, Payot, 1998, p. 519-535 ; Michel Jeanneret, « L'École de Genève ? », *L'Histoire littéraire hier, aujourd'hui et demain, ici et ailleurs*, supplément à la *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 6, 1995, p. 54-64.) Toutes ces études proposent des classifications différentes au moment de circonscrire ce groupe de critiques. Ainsi l'ouvrage de S. Lawall y inclut Maurice Blanchot ; Olivier Pot range Albert Thibaudet dans le groupe ; J.-Y. Tadié préfère rapprocher Richard de Bachelard plutôt que des autres auteurs de l'école de Genève ; enfin, D. Berguez considère que seuls Poulet, Richard et Bachelard sont les représentants de la critique thématique. Ces divergences sont la manifestation de la difficulté à laquelle on se heurte au moment d'appréhender ces auteurs comme un ensemble homogène ; difficulté que nous tentons aussi de dépasser dans cette introduction en proposant ce qui nous semble être la classification la plus adéquate. Pour d'autres articles sur l'école de Genève et pour les ouvrages qui ont été consacrés à chacun de ses auteurs voir aussi la bibliographie à la fin de ce livre.

5. Cf. François Dosse, *Histoire du structuralisme. Tome 1 : Le champ du signe, 1945-1966*, Paris, Éditions la Découverte, 1991 ; Philippe Forest, *Histoire de Tel Quel. 1960-1982*, Paris, Seuil, 1995 ; Anna Boschetti, *Sartre et "Les Temps Modernes"*, Paris, Minuit, 1985.

pensée et les idées se font spectacle, les auteurs de l'école de Genève, contrairement à d'autres critiques qui leur sont contemporains, n'ont pas défendu ni exposé leurs idées en dramatisant la formulation de leurs partis pris intellectuels. Dans le champ littéraire ils préfèrent la discrétion ; ils oscillent entre centre et périphérie. Il n'est ni trop tard ni inutile d'interroger aujourd'hui l'école de Genève : qui étaient ses membres ? quelle est leur histoire ? quel est le statut de leur écriture, de leur méthode ? Dans notre réponse, deux choix de méthode s'avèrent déterminants : le recours à la correspondance inédite entre certains des auteurs, grâce à laquelle nous raconterons leur grande et petite histoire ; le second, une approche de leurs textes critiques en puisant dans les outils même que les auteurs « de Genève » ont mobilisés, en avouant sans réserve une part de mimétisme à leur égard.

L'INVENTION DE L'« ÉCOLE DE GENÈVE »

En France, dans les années 1950, les études littéraires à l'intérieur des universités correspondent toujours aux canons établis par Lanson à la fin du XIX^e siècle : approche historique, biographique, positiviste. En dehors de l'université cependant, une autre façon de parler de la littérature émerge, influencée par l'existentialisme de Sartre, la phénoménologie de Merleau-Ponty, l'imagination matérielle de Bachelard. Les revues de l'époque se font écho de cette nouvelle génération de critiques qui aborde les textes littéraires avec intuition et liberté, dans une allégresse et avec une originalité rarement vues auparavant. C'est la naissance de ce que très vite on appellera la « nouvelle critique ». Ses auteurs sont Georges Poulet, Jean Starobinski, Jean-Pierre Richard, mais aussi, le premier Roland Barthes. Inspirés par la psychanalyse existentielle de Sartre et la notion de « thème », convaincus par les premières œuvres de Bachelard, sensibles à la critique imaginative de poètes et écrivains (Baudelaire et Proust en tête), lecteurs de l'ouvrage de Marcel Raymond, *De Baudelaire au surréalisme* (1933) ; les auteurs de la nouvelle critique, forts de tout cet héritage, accomplissent une double révolution dans leur lecture des textes littéraires. D'une part, ils montrent que la littérature est plus qu'un objet littéraire qui demande à être étudié avec des outils scientifiques, mais le produit d'une conscience répondant à des penchants existentiels de l'écrivain qui structure, par l'écriture, sa perception du monde et de soi. La littérature devient

alors un réservoir inépuisable d'exploration de l'être humain, de ses pensées, sensations et perceptions ; et elle invite l'interprète moins à son étude qu'à explorer et à révéler sa charge heuristique. D'autre part, cette approche modifie le regard du critique, exigeant que celui-ci – assumant le rôle d'un herméneute et non pas d'un juge – mette en jeu consciemment ses propres imagination et sensibilité, sa personne singulière, afin de comprendre l'œuvre. Ainsi, la « nouvelle critique » est ce moment qui décloisonne et libère l'étude des textes littéraires, elle ouvre la catégorie de littérature vers d'autres genres jusqu'alors considérés comme secondaires. La critique se fait littérature.

Lorsque le Belge Georges Poulet (1902-1991) obtient un poste à l'Université Johns Hopkins à Baltimore en 1952, lui, qui fut un des premiers à défendre l'existence d'une « nouvelle critique » en France⁶, se trouve confronté à l'existence, dans les pays anglo-saxons, du *New Criticism*, mouvement formaliste qui s'oppose à la « nouvelle critique » française qui, elle, s'inscrit dans le sillage de l'herméneutique. C'est à ce moment-là que Poulet commence à parler d'une école de Genève, en référence à Marcel Raymond (1897-1981) qui enseigne dans l'université de la capitale romande et qui, pour Poulet, a ouvert la voie, avec son livre de 1933, à une compréhension plus vécue de la littérature. Autour de ce maître malgré lui, Poulet réunit, par une logique tant affective qu'intellectuelle, une série d'autres auteurs de différentes générations et horizons : Albert Béguin (1901-1957), qui fut le camarade de Raymond à l'Université de Genève, publia en 1937 *L'Âme romantique et le rêve*, et devint journaliste et éditeur à Paris ; Jean Rousset (1910-2002) et Jean Starobinski (1920-2019), deux étudiants de Raymond qui commencent à publier dans la décennie de 1950 ; enfin, Jean-Pierre Richard (1922-2019), jeune Français que

6. Dès 1951, Maurice Nadeau, dans son compte rendu sur les *Études sur le temps humain 1* de Poulet, mentionne « une nouvelle méthode critique ». Trois ans plus tard, dans la préface à *Littérature et sensation*, Georges Poulet désigne l'approche de Jean-Pierre Richard par le terme de « nouvelle critique ». La même année, en 1954, Albert Béguin reprend cette notion (il parle d'une « critique nouvelle ») pour désigner les œuvres de Poulet, Richard, Barthes et Bachelard. Enfin, en 1955, Barthes intitule son compte rendu de l'ouvrage de Richard « Du nouveau en critique », associant ainsi encore une fois, ces entreprises à la nouveauté. Le surgissement d'une « nouvelle critique » se forge ainsi progressivement et de façon non systématique au tout début des années 1950 et acquiert de plus en plus de réalité durant cette décennie. Ses premières théorisations auront lieu au début des années 1960.

Poulet a rencontré à Édimbourg à la fin des années quarante et avec lequel il s'est lié d'amitié.

Dans un moment où les frontières littéraires se redessinent et où la circulation internationale des idées s'intensifie, la création par Poulet de ce qu'il décide de nommer l'« école de Genève » fonctionne efficacement comme un signe de distinction parmi les différentes entreprises critiques qui lui sont contemporaines en France; cela permet d'éviter aussi toute confusion possible avec le *New Criticism* lorsque le Belge se trouve aux États-Unis. Ce « label » critique produit une reconnaissance immédiate et leur octroie, par le nom, une place dans le paysage littéraire⁷. Le mythe est né. Or, malgré la force de cette étiquette, la singularité des œuvres de chacun produit un éclatement qui rend difficile l'appréhension du groupe comme une unité. Plutôt que d'école de Genève, il conviendrait de parler d'une constellation critique et amicale, d'un réseau transnational et francophone d'auteurs liés par des affinités intellectuelles et partageant, souvent, des références critiques. Hormis Poulet, les membres de cette « école » n'ont jamais cessé de nuancer son existence, mais ils tombent d'accord pour considérer ce nom comme un outil « commode⁸ », et c'est en ce sens aussi que nous l'employons. Pour marquer le caractère circonstanciel de cette appellation nous choisissons d'employer la minuscule pour « école » ce qui permet d'adoucir la connotation autoritaire que peut avoir ce mot quand il se réfère à des groupements intellectuels; nous écrirons désormais ce nom sans guillemets puisque son caractère construit et problématique vient d'être explicité.

Le terme d'école implique un mouvement de recentrement et de verticalité autour d'un élément (le maître, les dogmes). Or l'histoire et les mouvements qui caractérisent l'école de Genève présentent au contraire de l'horizontalité, de l'éclatement géographique, de la

7. On aura reconnu ici la reprise des considérations sur le « champ littéraire » de Pierre Bourdieu pour qui les noms d'écoles et de mouvements, agissent comme des « instruments pratiques », comme des « produits dans la lutte pour la reconnaissance ». Pour lui, la nomination a un pouvoir performateur et créateur de réalité : « les mots, noms d'école ou de groupes, [...] n'ont d'importance que parce qu'ils font les choses : signes distinctifs, ils produisent l'existence dans un univers où exister c'est différer », in Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1998, p. 262.

8. L'expression est de Starobinski, cf. Franco Giacone, « "L'École de Genève" : mythe ou réalité? », *Micromégas*, n° 2, vol. II, 1975, p. 67-91, p. 89.

mobilité disciplinaire. D'un point de vue méthodologique il n'y a pas, coïncidence ou solidarité absolue, mais plutôt croisements et recouvrements entre un auteur et l'autre. On l'aura compris, l'école de Genève n'a rien d'une école, il s'agit plutôt d'un réseau dynamique et multiforme. Quelque chose comme un noyau se dégage cependant, si on considère la présence et le rôle actif que certains de ces auteurs ont eu dans l'histoire de la critique française entre 1950 et 1970. Georges Poulet, Jean Starobinski et Jean-Pierre Richard deviennent alors les meilleurs représentants de la critique thématique et ils sont convoqués dans les écrits de l'époque comme exemplaires de la « nouvelle critique », cela même quand, dans les années 1960, le structuralisme en littérature s'impose au détriment de leur herméneutique d'inspiration phénoménologique.

L'existence de cette triade au sein du groupe se trouve confirmée par la correspondance inédite entre ces auteurs que l'on peut consulter aux Archives littéraires suisses, à Berne. Les échanges nombreux entre Poulet et Starobinski d'une part, et Poulet et Richard de l'autre, mais aussi le lien sobre mais constant entre Starobinski et Richard, confirment que ces trois critiques forment un noyau particulièrement actif au sein du groupe⁹. Face à la découpe imposée par les étiquettes, la matérialité des archives et l'imbrication intime entre vie intellectuelle

9. Nous avons consulté la correspondance et les manuscrits dans les Fonds Jean Starobinski et le Fonds Georges Poulet aux Archives littéraires suisses. Pour la réalisation de ce travail nous nous appuyons abondamment sur ce matériel. Il existe 119 lettres de Richard à Poulet, et 68 lettres de Poulet à Richard. Le Fonds Poulet compte aussi 54 lettres de Jean Starobinski et un brouillon de lettre de Poulet à son ami suisse. Le Fonds Starobinski n'étant pas encore entièrement catalogué, nous ne disposons pas d'un chiffre précis, mais nous avons pu consulter une trentaine de lettres de Poulet à Starobinski (celui-ci ayant visiblement moins l'habitude de garder les lettres) ainsi qu'une quinzaine de lettres de Richard à Starobinski. La correspondance entre Georges Poulet et Marcel Raymond a fait l'objet d'une sélection et a été publiée; de même que la correspondance entre Marcel Raymond et Albert Béguin (cf. bibliographie à la fin de l'ouvrage). Les échanges épistolaires entre Starobinski et ses collègues suisses, Jean Rousset et Marcel Raymond, ne sont pas très nombreux, ce qui peut s'expliquer, peut-être, par la proximité géographique. De même, il existe uniquement 5 lettres entre Poulet et Rousset; alors que, par exemple, la correspondance entre le critique belge et Leo Spitzer est constituée de 32 lettres. Un Fonds Jean-Pierre Richard à la Bibliothèque nationale de France est prévu pour 2022. La publication de la correspondance entre Poulet et Richard va paraître en 2022 chez Slatkine, à l'occasion du centenaire de la naissance du critique français.

et vie vécue permettent d'identifier une réalité tangible. Nous avons pris le parti de nous concentrer sur ces trois critiques, puisque dans leurs œuvres et dans leurs itinéraires existentiels et intellectuels, on retrouve de façon concentrée les enjeux de ce que l'on nomme l'école de Genève. Celle-ci est certes l'« invention » d'un seul homme, mais elle désigne bel et bien un ensemble d'auteurs que l'on peut identifier et étudier en tant que groupe et c'est ce que veut faire ce livre à partir des trois figures choisies.

COMMENT ÉCRIRE SUR L'ÉCOLE DE GENÈVE ?

La construction d'un objet d'étude comporte en creux le choix d'une méthode. Notre objet constitue une unité plus rugueuse que lisse. Loin de vouloir uniformiser l'œuvre singulière de ces auteurs, il s'agit pour nous de les aborder par une approche qui, par sa nature, soit à même de cerner ce qui constitue leur base commune, leur terrain partagé, en-deçà de leurs différences évidentes. Ainsi le premier objectif de ce travail est de proposer un récit factuel de l'histoire du groupe. Nous employons le terme de récit car nous aspirons à proposer une page d'histoire littéraire en assumant un tour narratif, encouragée par les sources archivistiques. Nous verrons, en outre, l'importance qu'a le récit dans la pensée critique de nos auteurs, ce qui justifie aussi ce parti pris pour raconter leur histoire.

Cette histoire gagne à être étudiée à partir de l'espace, des espaces. Les métaphores spatiales (champ littéraire, paysage critique, espace littéraire) permettent de situer les différents acteurs et leurs idées, et de représenter leurs liens et les dynamiques de pouvoir qui s'y jouent. Penser en termes d'espace implique aussi de réfléchir à partir des différents supports de l'expression des idées (maisons d'éditions, revues, colloques, échanges privés), ainsi qu'à partir des lieux et des postures d'énonciation que l'on adopte (de défense, d'attaque, d'accueil, d'indépendance ou, au contraire, d'attachement institutionnel et académique). Le récit historique se fonde abondamment sur des textes qui sont autant des documents historiques que des traces de la réalité tangible du groupe et de leur évolution. Ainsi, le récit que nous offrons s'efforce d'étudier les œuvres de Poulet, de Starobinski et de Richard *en situation*, à l'intérieur d'un réseau qui les inclut et les dépasse, en montrant leurs liens avec critiques, philosophes, écrivains et poètes